

don gratuit extraordinaire, dont l'intendant classa la demande à l'assemblée des états. Lorsque les subventions accordées par le clergé devinrent annuelles, vers 1516, elles furent qualifiées par les ecclésiastiques de dons gratuits et charitables. Elles ne furent distinguées des décimes qu'en 1561, lors du colloque de Poissy, par lequel le clergé s'engageait à voter un don gratuit de cinq ans en cinq ans. Cette contribution, peu onéreuse aux grands dignitaires de l'Eglise, était devenue très-lourde pour le petit clergé, auquel Fénelon vint en aide en abandonnant 15,000 francs de ses revenus.

**Dons patriotiques.** Depuis 1789 seulement, ce mot est en usage ; mais la chose existait longtemps auparavant, et désignait un sacrifice volontaire en hommes, en argent ou en approvisionnements de toutes sortes au profit de la nation. Sous Charles VII, ce fut à un don patriotique de Jacques Cœur que le roi dut la conquête de la Normandie. Agnès Sorel, sa maîtresse, vendit, pour cette expédition, sa vaisselle et ses bijoux. Jean Charlier rapporte qu'en 1425 les moines de Saint-Denis donèrent au gouvernement, pour le solde de la garnison de la ville, quarante marcs d'argent, produit de la fonte des tasses de leur réfectoire. A l'époque de la guerre de la succession d'Espagne, Louis XIV, accablé de revers, fit appel à son peuple; les sacrifices furent nombreux. Fénelon avait donné l'exemple : en 1709, après la deuxième bataille de Malplaquet, son palais épiscopal à Cambrai était devenu un hôpital, ses richesses avaient été prodiguées aux soldats et aux officiers, et, comme ses biens avaient été respectés par les généraux ennemis, il put ouvrir d'immenses magasins pour les besoins de l'armée. « En 1709, dit Moréri, ont été qu'il y avait de plus aisés dans l'Etat, ont offert volontiers leur vaisselle d'argent pour la campagne suivante. Les états généraux envoyèrent à l'hôtel des monnaies la plus considérable de sa vaisselle d'or et d'argent. » A la même époque, un munitionnaire général, Fargis, accompa par ses services au mérite d'être cité. Une cruelle peste désola alors la France; le gouvernement était dans l'impossibilité de faire dans l'intérieur les approvisionnements nécessaires pour la campagne suivante. Fargis, sans attendre ni argent ni garantie, sans en demander même, se procura chez l'étranger, et par son seul crédit, tous les grains nécessaires à l'armée. Les ouvrages qu'il avait achetés que sur les lieux et au comptant : il emprunta plusieurs millions. En 1710, il avait amassé assez de fourrages pour nourrir pendant toute la campagne cent mille chevaux; il répéta la même opération en 1714. Sa générosité fut telle, qu'il mourut sans fortune. Bel exemple pour les hommes de sa profession!

Sous le ministère Choiseul, en 1761, il y eut une loi sur les contributions de mer. Les sénéchaux maritimes étaient vidés, le trésor royal épuisé; le duc fit un appel à tous les Français; il écrivit aux présidents des états provinciaux, et le succès dépassa toutes ses espérances. Les états de la Bretagne, du Languedoc, assemblés à Montpellier, offrirent au roi un vaisseau de ligne de 74 canons. Cet exemple fut aussitôt suivi par tous les corps de la patrie. Le 26 novembre, les états de la Bretagne, les compagnies des receveurs généraux, des fermiers généraux, des payeurs des rentes, les six corps des marchands de la ville de Paris, la ville de Paris elle-même, les états de Bourgogne, les administrateurs des postes de France, la chambre de commerce de Marseille, les états de Bretagne, le clergé, enfin toutes les riches corporations offrirent des sommes considérables. En peu de temps, quatre vaisseaux de haut bord furent construits, et l'exécution des souscriptions s'éleva à plus de treize millions. De simples citoyens avaient fait les plus grands sacrifices. Les pays d'états prirent encore une généreuse initiative, lors de la guerre pour l'indépendance américaine; et, en 1785, les états de Bourgogne votèrent un don d'un million pour la construction d'un vaisseau de premier rang qui devait s'appeler les *Etats de Bourgogne*.

Mais c'est à l'époque de la Révolution qu'on vit se renouveler avec le plus d'enthousiasme et de dévouement les sacrifices inspirés par le patriotisme. La garde nationale de Versailles eut l'honneur de l'initiative des dons patriotiques. Elle ouvrit, en 1789, pour la liquidation de la dette nationale, une souscription dans laquelle, dès le premier jour, un citoyen versa une année entière de son revenu, s'élevant à la somme de 26,000 francs. Une association semblable se forma à Tours, et chaque souscripteur, outre un don individuel de 3 francs au moins, s'engageait à verser immédiatement, par anticipation, le montant de ses contributions pendant les six derniers mois de l'année, et, dans le courant de décembre à janvier, les dix premiers mois de 1790.

Le 27 septembre 1789, les femmes des artistes les plus distingués de l'école française vinrent se présenter à la barre de l'Assemblée nationale, et l'une d'elles, Mme Monette, au nom de la députation, déposa sur le bureau une cassette remplie de bijoux.

« Des bijoux, dit-elle, que je viens offrir à l'Assemblée nationale des bijoux qu'elles rougiraient de porter quand le patriotisme en réclame le sacrifice... Notre offre

est de peu de valeur, mais dans les arts on cherche plus la gloire que la fortune. Les bijoux sont proportionnés à nos facultés, et non aux sentiments qui nous inspirent. » Cet exemple fut suivi par toute la France. Le roi, les provinces et une partie des seigneurs de cour envoyèrent leur argent en faveur de la Monnaie. Le chancelier Maupeou, avant de mourir, donna à l'Etat une somme de 800,000 livres.

Dès que la guerre eut éclaté, les offrandes devinrent plus nombreuses encore. En prévision de cet événement, les communes et les fabriques avaient longtemps à l'avance dépouillé leurs églises de tous les ornements les plus riches ayant quelque valeur; des curés, des vicaires formèrent entre eux des associations, et signèrent l'engagement de payer par trimestre des sommes considérables pendant toute la durée de la guerre. Les théâtres ne restèrent pas en arrière. De nombreuses représentations furent données aux Italiens, à la Gaité, etc., soit pour les frais de la guerre, soit pour les victimes du 10 août, soit pour les habitants de Lille, ruinés par le glorieux siège qu'ils avaient soutenu contre les Autrichiens. Tous les anciens militaires envoyaient leurs décorations, les chapeaux, leurs croix d'or; quelques évêques, leur croix et leur anneau épiscopal. Les classes moyennes et pauvres se dépouillèrent de tout ce qui avait quelque prix : on voyait arriver à la Convention des pauciers pleins de boucles de sonnettes et de boucles de jarrettière, des montres, des épingles, des jetons, des chaînes, des dés à coudre, des cachets, des bouts de galon, des bracelets, des étuis, des médailles, des gobelets, des tabatières, des couvertures d'argent, et jusqu'à des anneaux et des pièces de mariage. Des lettres annonçant l'abandon de créances sur l'Etat, la renonciation à des indemnités accordées pour des biens nationaux, des offices supprimés étaient lus par des secrétaires de l'Assemblée nationale au commencement de chaque séance. Les employés de toutes les administrations se dépouillèrent de leurs bijoux, et les pauvres ouvriers envoyèrent le fruit de leurs épargnes; de vieux soldats retirés aux Invalides donnèrent une somme de 6,281 livres; on vit des garçons talliers apporter à l'Assemblée des paquets d'anneaux, en disant : « Le jour nous travaillons pour vivre; nous avons fait ces habillements la nuit. On ne dort point quand la patrie est en danger. » Des bataillons de volontaires offrirent des bijoux; des citoyens envoyaient à la frontière des volontaires équipés à leurs frais. Lorsque ces volontaires étaient mariés, d'autres citoyens s'engageaient à pourvoir à l'entretien de leurs femmes et de leurs enfants tant que durerait la guerre. On vit une femme, laissant loin derrière elle les devoirs tant vantés de Sparte et de Rome, venir à la barre de la Convention avec un unique, qu'elle avait complètement équipé et qu'elle envoyait à l'armée pour remplacer son père, qui venait de mourir au champ d'honneur. La ville de Versailles, en un seul jour, fournit 800 fantassins armés et équipés, 200 cavaliers, une pièce de canon et 63,000 francs. Les habitants du territoire français ne furent pas seuls à contribuer de tout leur pouvoir à la défense de la patrie; les Français domiciliés à l'étranger, des étrangers même envoyèrent leurs offrandes. Deux domestiques français au service de nobles Suédois firent passer la charge d'affaires de Bordeaux, et leurs enfants, de mon, de Bordeaux, résidant à Baltimore, s'engagea à payer annuellement 1,200 livres, et fit remettre d'avance la première année.

Un officier russe, nommé Stettenhoff, fit hommage à l'égalité de sa croix de Saint-Georges. Un Suisse fit don de 500 livres en 20 livres sterling. Dans le procès-verbal d'une séance de la Convention, celle du 30 septembre 1792, on lit : « Les amateurs et professeurs d'armes de la capitale offrent pour les veuves de la journée du 10 août 1,200 livres. Le citoyen Chalumeau, administrateur du district de Melun, dépose sur l'autel de la patrie une médaille représentant le sacre de Louis XVI, un porte-co, un cachet, et la croix de sa fille pour les frais de la guerre. Un jeune enfant portant un habit de garde national et regrettant son extrême jeunesse, qui s'oppose au désir qu'il a d'aller aux frontières, vient offrir 100 livres pour les frais de la guerre. Le citoyen S. Prix, au nom des citoyens acteurs du théâtre de la Nation, présente le produit d'une recette faite pour les frais de la guerre. Elle se monte à 2,241 livres 17 sous. Des citoyennes de la section de la Croix-Bouquet, désirant contribuer aussi pour venir au secours des victimes de la journée du 10 août, déposent une somme de 301 livres 1 sou 6 deniers. Il se trouve sur le bureau un couple de boucles de souliers, trente-cinq bouts de galons de caporal, différents petits bouts de galon, un bout de galon d'une demaine, un galon de manteau, une alliance de François Duchesne et trois douzaines de pailettes d'or, des franges de chasseur en or, huit autres bouts de galon en or, trente et une épaulettes en or, vingt-huit contre-épaulettes. »

La souscription nationale, ouverte en juillet 1870 par les *Gaulois*, pour venir en aide aux blessés de l'armée, prouve qu'à toutes les

époues la France est la nation généreuse par excellence.

— **Encycl. Hist. eccl. Don des langues.** « Le jour de Pentecôte, les disciples étaient réunis dans un même lieu. Soudain il se fit du ciel un bruit comme celui d'un vent qui souffle avec violence, et il leur apparut comme des langues de feu qui se posèrent sur chacun d'eux; ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et se mirent à parler d'autres langues, selon que l'Esprit les faisait parler. Des Juifs de toutes les contrées que la fête avait amenés à Jérusalem furent attirés par le bruit, et quelle ne fut pas leur stupefaction de se faire de ce phénomène une idée si propre langue! Les uns ne savaient que penser et se demandaient : Que veut dire ceci? Les autres, en se moquant, disaient : Ils sont ivres de vin doux. » D'après saint Luc, les apôtres auraient donc reçu par une grâce miraculeuse la faculté de se servir, dans leurs prédications, de langues étrangères, sans les avoir apprises auparavant d'une manière régulière et naturelle.

Un pareil don, assure-t-on, leur était nécessaire dans le monde, qu'ils cap dominaient là, quand ils allaient porter la bonne nouvelle à des populations lointaines, qui jusqu'alors n'avaient pas été en contact avec la civilisation juive ou grecque, et qui, par conséquent, ne pouvaient ni les comprendre ni se faire comprendre d'eux. Le savant Origène, qui n'avait pas moins d'imagination que de savoir, fut le premier théologien qui soit éte idée de ce don, et depuis les repré par tous les exégètes jusqu'vers la fin du siècle passé. Aujourd'hui encore, elle fait partie intégrante de ce qu'on est convenu d'appeler la *théologie*.

Pour que le don des langues ait eu sa raison d'être et qu'il ne soit pas resté complètement inutile, il faut admettre que, presque immédiatement après la résurrection de leur maître, les apôtres se seraient partagés le monde, depuis le cap Comorin jusqu'au cap Finistère. Or, il n'est permis qu'à ceux qui ignorent complètement les origines du christianisme d'ajouter foi aux fables débitées au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques, qui, par ce moyen attrayant et romanesque, répandaient leurs systèmes chez des hommes plus avides de merveilleux que distingués par leur discernement. Les douze disciples ne sont pas sortis de la Palestine et des pays de civilisation grecque, et saint Paul, qui avait à peine dépassé les frontières de l'Illyrie, déclara, peu de temps avant sa mort, avoir été plus que tout autre apôtre, pendant son voyage, au sujet des voyages des apôtres chez les Espagnols, les Indiens, les Scythes, et même les anthropophages; l'étude de la littérature chrétienne prouve que toutes ces belles inventions ont été importées chez les catholiques par les sectes gnostiques,

dans les comédies espagnoles qu'un fils de famille, parant ou voleur par caractère bohémien, est plus tard reconnu et déclaré par les siens quand le débile enfant est devenu un beau jeune homme. On avait sans trop de peine oublié à peu près le pauvre Obregon; mais Obregon étant devenu Gil Blas, on a trouvé qu'il valait la peine d'être réclamé. Seulement Gil Blas a répondu avec d'Alenbert: « Ma véritable mère est celle qui m'a recueilli et qui m'a fait ce que je suis. »

La première édition des *Relaciones de la vida del escudero don Marcos de Obregon* est de 1618 (Madrid, in-4°). Antérieurement à l'imitation de Le Sage, il en avait été faite une traduction française par d'Audigier, *Relation de don Marcos d'Obregon* (Paris, Peitits, 1618, in-8°).

*Don Sylvio de Rosalva* (AVENTURES DE), roman de Wieland. Le titre complet de ce roman satirique de Wieland est: *Le Triomphe de la nature sur l'exaltation ou les aventures de don Sylvio de Rosalva, histoire dans laquelle le merveilleux s'explique naturellement.* L'écriture de *Don Quichotte* a dû inspirer à Wieland le projet de composer un ouvrage de même genre et d'un but analogue. Si Cervantes avait voulu purger la littérature de son pays de tous les romans de chevalerie qui l'infestaient, en montrant les tristes conséquences d'une lecture assidue de pareilles ébauchures, Wieland, tout en faisant dans *Don Sylvio* la guerre aux fées, avait encore un but plus élevé; il voulait montrer les ridicules que donne l'extravagance et les dangers auxquels mène la superstition. L'imitation, malheureusement, ne possède qu'un degré inférieur les qualités du modèle; les développements psychologiques sont trop longs et les plaisanteries manquent de finesse. *Don Sylvio* n'a pas la franchise extravagante et l'aimable folie de don Quichotte, et *Pedrin* est bien loin de l'originalité de son voyage n'en est pas moins beaucoup de succès, et fut traduit en français à plusieurs reprises.

*Don Alonso ou l'Espagne, histoire contemporaine* (1824, 4 vol. in-8°), par M. de Salvandy. Ce roman historique, d'une lecture aussi agréable qu'instructive, est le fruit des observations que l'auteur avait recueillies pendant un voyage dans la péninsule, en 1820. Le drame qui se développe sous les yeux du lecteur embrasse un quart de siècle. Les personnages assés du règne de Ferdinand de Godoy, aux premières insurrections des nations américaines, à la révolution d'Aranjuez, aux complots de Bayonne, au milieu des intrigues du palais, des orages populaires et du mécontentement de la cour, sont accompagnés par l'auteur sur le champ de bataille et Joseph dans ses palais ou combattant avec les guérillas, siégeant dans les assemblées nationales, pressant le peuple à la guerre, pour persévérer à reconquies; enfin, le règne de Ferdinand et le régime de 1820 ont pour instruments ou pour victimes. C'est surtout à partir de la guerre d'Espagne que l'auteur s'est attaché à reproduire les événements avec une exactitude scrupuleuse et les plus minutieuses détails. Rien d'intéressant comme le récit des habitudes de ces hommes qui, de laborieuses et modestes à coup guerriers, se multiplient par la rapidité de leur course et bravent du haut de leurs rochers les vainqueurs de la plaine. Quel spectacle que celui d'un empire où toutes les provinces et toutes les classes diffèrent de goûts, d'usages, de costumes; où se trouvent en présence l'homme sauvage et l'homme policé, les principes de 1789 et les pratiques du moyen âge, le xve siècle et le nôtre! Un tel théâtre pourrait se passer de l'attrait d'un drame politique plein de vicissitudes étranges et aussi plein d'avenir. L'auteur a cru cependant faciliter l'intelligence des faits par une intrigue romantique et un tableau mouvant des usages et des mœurs. Il s'est surtout attaché à ce qu'on appelle le *costume*. Dans son attention à ne négliger aucun des détails, pour ainsi dire domestiques, qui font connaître un peuple, M. de Salvandy a porté le respect des formes originales jusqu'à conserver les termes espagnols auxquels d'autres coutumes ne permettraient pas de trouver d'équivalent. Il a reproduit jusqu'à un certain point la liberté des discours et la nudité des images qui étonnent la chasteté française, surtout dans la bouche des membres du clergé, s'imposant avant tout la loi de conserver à chacun son allure, son esprit et ses actes. M. de Salvandy a bien observé les hommes et les choses, et ses tableaux de mœurs sont aussi fidèles que variés; soit qu'il nous introduise aux fêtes fastueuses du favori Emmanuel Godoy, soit qu'il raconte les hontes querelles du vieux monarque, les intrigues de la *canarrilla*, ou des scènes populaires, un coloris vital anime et vivifie ses descriptions, bien que ce coloris soit un peu trop uniforme. M. de Salvandy a bien compris l'Espagne et ses antiques habitudes aux prises dans la classe éclairée avec ses nouveaux besoins; d'un trait il peint le contraste entre la liberté par son orgueil, au despotisme par sa paresse. Supérieur à tout esprit de secte et de faction, il blâme toutes les erreurs et rend justice à toutes les gloires. *Alonso* donne une grande connaissance de la situation morale du pays, considéré au point de vue historique.

Au point de vue littéraire, le livre est moins heureusement composé. Les personnages sont multipliés outre mesure, et il est besoin d'une attention bien soutenue et d'une heureuse mémoire pour suivre le fil des aventures de chacun des acteurs. Les événements qui se rapprochent ou s'éloignent chacun des personnages sont amenés avec une invraisemblance choquante et qui a le grand inconvénient de refroidir l'intérêt que feraient naître des situations souvent attachantes, mais qui s'accumulent avec une telle abondance que l'esprit se refuse à les admettre. Alonso, le personnage principal, grandit sous nos yeux. D'abord, c'est un jeune étudiant abandonné, seul et sans expérience, au milieu d'un monde qu'il ne connaît pas. Bientôt victime d'un amour funeste pour une grande dame coquette et vaniteuse, la comtesse Mattá, et de la riche trahison d'un rival, il est en quelque sorte exilé au delà des mers. L'infortuné devient propice aux âmes fortes en leur révélant le sentiment de leur toute-puissance. Par son courage et sa modération, Alonso se couvre de gloire au Mexique, et, rappelé par l'influence de doña Maria, sa sœur présumée, mariée à un chambellan du roi, il rentre en Espagne avec le grade de colonel. Quelques années s'écoulent, pendant lesquelles la comtesse Mattá tente vainement d'entraîner Alonso et sa sœur dans de honteuses intrigues de cour et tempère la jeune colonel en faisant tomber une à une les illusions qu'il avait conçues à son égard. Aussi, dégoûté des chaînes de cette coquette, calme, impassible au milieu du bouleversement de sa patrie, bien que son cœur saigne, il oppose à l'invasion étrangère la double résistance d'une énergie civique et guerrière; dans les cortès de Cadix, il sert la patrie de son éloquence, de ses lumières, comme il l'avait servi de son épée. Enfin l'honneur national est vengé, la cause de l'indépendance l'emporte sur les vainqueurs du monde, et des légions étrangères ne foulent plus le sol de l'Espagne. Mais la joie du vertueux citoyen sera de courte durée, et le temple des époux n'est pas passé pour lui; si la patrie triomphe, une faction triomphe avec elle. Alonso et ses nobles amis sont envoyés aux galères. Ils n'y restent d'ailleurs pas longtemps, et le héros du roman oublie des jours heureux avec Maria, qui, d'abord crue sa sœur, plus tard devient sa femme, et offre dans son caractère le contraste d'une angélique douceur et d'une noble exaltation patriotique. Son rôle est tout à fait l'opposé de celui de la comtesse Mattá, dont toute la tendresse pour Alonso n'est que de l'orgueil, et dont la douleur, lorsqu'elle ne mérite plus d'en être aimée, s'exhale par la vengeance. Un autre caractère fort bien tracé, c'est celui du marquis de C., le premier époux de Maria. Cet honnête chambellan porte tout à tour la cef de Ferdinand et de Joseph; rien ne saurait altérer l'impartialité de son service; une seule légitimité le touche, celle du maître régnant, et telle est l'innocente candeur de ses habitudes serviles, qu'il croit bien mériter de Ferdinand pour s'être dévoué au roi Joseph. Il est fâcheux qu'une certaine vanité dans le style ait attiré à cet ouvrage les critiques des hommes de goût, qui l'ont avec raison accusé de sembler monotone en dépit de la multiplicité des événements.

*Don Quichotte*, titre et principal personnage de l'immortel ouvrage de Cervantes, V. DON QUICHOTTE à l'ordre alphabétique rigoureux.

*Don Pierre 1er, roi de Castille* (HISTOIRE DE), par Prosper Mérimée. V. PIERRE 1er, roi de CASTILLE (HISTOIRE DE).

*Don Pèdre*, poésie d'A. de Musset. V. CONTES D'ESPAGNE ET D'ITALIE.

*DON JUAN*, personnage légendaire qui, à quelques nuances près dans le caractère, a été mis maintes fois sur la scène: Molière en a fait le principal personnage de la comédie du *Festin de Pierre*; Byron, le héros d'un poème; Mozart, celui d'un opéra (V. DON); le génie de *Don Juan* est espagnole; nous allons remonter à cette origine et passer ensuite en revue les diverses transformations qu'a subies le personnage.

Voici ce que raconte la chronique de Séville: « Don Juan Tenorio, d'une illustre famille des vingt-quatre de Séville, tua une nuit le commandeur Ulloa, après avoir enlevé sa fille. Le commandeur fut enterré dans le couvent de Saint-François, où sa famille allait se faire une chapelle. Cette chapelle et la statue du commandeur furent détruites par un incendie. Les moines franciscains, désirant faire cesser les débauches de don Juan, que sa naissance distinguée mettait à l'abri de la justice ordinaire, l'attirèrent une nuit dans leur couvent sous un prétexte trompeur, et lui donnèrent la mort. Ils firent courir le bruit que don Juan était venu imposer son respect sur son tombeau, et que la statue l'avait englouti et entraîné dans l'enfer. »

Il est plus que probable que les choses se sont accomplies ainsi; mais les poètes du temps passent à préférer le merveilleux à la version des prudents franciscains, et attribuer le châtiment au ciel. Tiro de Molina, le premier (Gabriel Tellez de son véritable nom), ecclésiastique contemporain de Lope de Vega et son émule au théâtre, donna l'esquisse à son imagination et composa la comédie: « Les deux Juan ont de grands moments de sécheresse et une vieillesse fort triste. » STENDHAL.

*El burlador de Sevilla y el convidado de piedra, le Trompeur de Séville et le coméd de pierre*, dont M. Alphonse Royer a donné une traduction exacte et complète dans son volume sur Tiro de Molina.

De bonne heure, don Juan avait parcouru l'Italie et suscité quelques imitations, qui furent plus tard introduites à Paris, en même temps que le répertoire du théâtre italien, et d'après lesquelles de Villiers (1659) puis Dorimond firent paraître ce fameux personnage sur la scène française. Molière, sollicité par ses camarades, s'approprià à son tour don Juan, en changeant un peu le caractère du héros. Il le représenta comme un athée, tandis que le don Juan de ses prédécesseurs n'est qu'un débauché.

On s'est demandé assez fréquemment pourquoi Molière avait intitulé sa pièce le *Festin de Pierre*. C'est par suite d'une erreur de ses devanciers, qui avaient mal compris le sous-titre, *El convidado de piedra*, sous-titre que, du reste, Dorimond avait cherché à motiver en nommant le commandeur don Pierre. On trouve même sur le piedestal tumulaire de la statue que don Juan invite à souper: « Don Pierre, illustre gouverneur Et la merveille de Séville, Jamais vivant n'eut plus d'honneur Et plus de gloire dans la ville. »

Le convié, d'après Dorimond, s'appelait don Pierre, et, en outre, le coméd de pierre, le festin qu'il lui offrait s'appelait naturellement le festin de Pierre.

Molière trouva le titre établi et n'en demanda pas davantage. On a agité la question de savoir si Molière avait eu connaissance de la comédie de Tiro de Molina. Cela pourrait être, attendu que Molière possédait dans sa bibliothèque beaucoup de pièces italiennes et espagnoles, et qu'il transporta dans le sonnet d'opéra *Misantrope* deux vers du *Don Juan* de Tiro: « Belle Philis, on désespère Alors qu'on espère toujours. »

Mais cela ne l'empêcha pas de s'éloigner du type et de le présenter à sa façon. Il en avait le droit.

Nous citerons encore de la même époque: le *Festin de Pierre* de L'Archevêque (1669) de Dumesnil, dit Rosinon, et le *Festin de Pierre* de Thomas Corneille, qui n'est autre que la pièce de Molière mise en vers. Don Juan pénètre aussi chez nos voisins d'outre-Manche, et Sadwell adapta ce sujet à la scène anglaise dans son *Libertin* (1677).

En Espagne, Antonio de Zamora reprit, vers la fin du xviii siècle, la pièce originale de Tellez, qu'il arrangea pour la scène moderne. Cette imitation est servile dans le fond où ont puisé plus tard les librettistes italiens qui ont mis sur la scène le sujet de don Juan. En 1734, Goldoni fit représenter à Venise son *Don Juan Tenorio*, comédie en trois actes, vingt-cinq ans plus tard, Gluck donna à Parme un ballet en quatre actes intitulé: *Don Giovanni, ossia il convitato di pietra*; mais le premier compositeur qui ait fait de don Juan le sujet d'un opéra fut Vincenzo Ricchini, qui intitula le sien: *Il convitato di pietra, ossia il dissoluto* (1777). Enfin, en 1787, Lorenzo da Ponte écrivit, d'après la pièce de Tellez, le *Libretto de l'opéra de Mozart*, chef-d'œuvre de Mozart. C'est à ce dernier surtout que revient l'honneur d'avoir rendu populaire dans l'Europe entière la légende de don Juan.

Il semblerait qu'un sujet traité tant de fois et de façons si différentes n'eût pas dû tenter les dramaturges et les romanciers du xix<sup>e</sup> siècle. Il n'en a pas été ainsi; il y a, au contraire, bien peu de sujets qui, dans ces dernières années, aient été traités, presque simultanément, par un aussi grand nombre d'auteurs. En moins de dix ans, on a vu paraître: *Don Juan de Marana* ou *la Chute d'un ange*, par Alexandre Dumas (1836); les *Ames du purgatoire* ou les *Deux don Juan*, par Prosper Mérimée; les *Mémoires de don Juan*, par Maucille, roman publié dans la *Presse*; *Don Juan Tenorio* (1845), par l'auteur espagnol Zorilla, qui, dans cette nouvelle édition, semble s'être inspiré du *Don Juan de Marana* d'Alexandre Dumas. C'est encore don Juan qui est le héros de deux autres compositions du même Zorilla, *El desfojo del diablo* et *Un testigo de bronce*. Enfin, *Cowett*, de l'auteur allemand Scheible (1846) est une des meilleures imitations de la légende originale. Parmi les auteurs allemands (de nos jours) qui ont écrit sur don Juan, nous citerons Braun de Brantthal, Wiese, Hauch, Nicolas Lenau, Holtei et Grabbe, qui la fondue avec la légende de Goethe. Quant au *Don Juan* de lord Byron, il n'a que la titre de *comédie* dans la légende espagnole.

Le nom de don Juan a passé en proverbe dans toutes les littératures; c'est aujourd'hui une expression consacrée par l'usage général pour désigner le séducteur émérite, l'homme de cœur riche, fier, brillant, épicurien, sceptique surtout, se moquant de Dieu et du diable, ne croyant à rien, riant de tout, capable de tout, séduisant les femmes, tuant les pères dans les mariages, et tout cela sans l'ombre d'un remords. Ces applications sont fréquentes dans les auteurs contemporains: « Les deux Juan ont de grands moments de sécheresse et une vieillesse fort triste. » STENDHAL.

« On prétend que les Maltaises ont l'humour coquette et le cœur fidèle; je ne suis pas un *don Juan* assez transcendental pour m'être assuré par moi-même de la vérité de cette assertion. » TH. GAUTIER.

« Ce qui nous plut dans Henry Mürger, c'est que, s'il mêlait un grain d'ironie à toute chose, il gardait son cœur tout entier, et ne chérchait pas, comme les *don Juan* de ce temps-là, à le masquer sous les airs byronniens. » ARSÈNE HOUSSEY.

« M. de Luygn s'était offert pour modèle Jupiter, le dieu des séducteurs, le Lovelace de l'antiquité, le *don Juan* olympien dont la science était si redoutable et qui connaissait si parfaitement le cœur des femmes, qu'il savait prendre tour à tour la forme, la qualité, le défaut qui devait plaire à chacune d'elles. » MME EM. DE GIRARDIN.

« La femme apparaît aux Américains comme une menace pour les coeurs trop sensibles. Ce n'est pas la brebis qui a peur du loup, mais c'est le loup qui craint la brebis. Ces *don Juan* que la peur talonne sont souvent plus innocents qu'on ne croit, et jouent l'amour à peu près comme les enfants font la petite guerre avec des sabres de bois et des pistolets de paille. » OSCAR COMETTANT.

« Colombine, cet ange au couple casquin, A laissé ramasser son sou par Arlequin, Et dans un *don Juan* de hasard, qui, gracieux et lette, Fait chatoyer sur lui tout l'arc-en-ciel d'été. » TR. DE BANVILLE.

« Laisse-moi donc tranquille! C'est un entêtement à m'échauffer la bile Que de prétendre ainsi connaître mieux que moi Ce que je vois. Pourtant, ma conduite en fait foi, Je n'ai pas, de si loin, préparé l'aveuture. Pour fournir aux plaisants cette caricature D'un *don Juan* poussif, qui, dès le premier jour, Se rend au mariage, en courant à l'amour! » L. BOUILLANT.

*DON JUAN* (LE NAUFRAGE DE) ou *la Barque de don Juan*, chef-d'œuvre d'Éugène Delacroix. Avant de décrire le drame peint par notre grand artiste, nous ne saurions mieux le faire que de reproduire le récit de Byron: « Le quatrième jour arriva, mais pas un souffle d'air, et l'Océan semblaient comme un enfant non sevré. Le cinquième jour, leur barque flottait encore à la même place, et le mer et le ciel étaient bleus, et serènes, et doux... Le septième jour, point de vent encore; le soleil ardent les tuméfiait et les brûlait; et, croissant sur la mer, ils gisaient côte à côte, comme des charognes. Nil espoir ne leur restait, car le bras qui ne venait pas; le peuple ajouta foi, le jeune séducteur, avait tiré dans l'église à une heure avancée de la nuit par l'appât d'un rendez-vous d'amour. Ce que devint don Juan pris au piège, nul ne le sa. D'après les récits des moines, le peuple ajouta foi, le jeune séducteur, avait insulté la statue et le tombeau du père de celle qu'il avait séduite, aurait été englouti dans un abîme creusé tout à coup sous ses pas les dunes aux ouraves. »

Le Beaumarchais de l'Espagne, Tiro de Molina, dont le vrai nom est Gabriel Tellez, mort prieur du couvent de la Merci en 1650, avait bouleversé cette légende assez délavable aux moines de Saint-François, et lorsqu'il avait fait un drame, le *Moguer de Séville* (*El Burlador de Sevilla*), un vrai chef-d'œuvre. Livré à la fougue des sens, sourd aux conseils de la raison et à la voix de la pitié, le don Juan de Tiro rit des hommes et trompe les femmes. Ce n'est point un athée comme chez Molière, mais un séducteur de profession, un fat et un raffiné orgueilleux, ami de ses sises, l'ailoué de toute la race des séducteurs modernes, des Moncade et des Lovelace. Rien ne fait plus d'honneur à Tiro que cette création toute moderne qui montre en perspective Molière, Mozart, Byron et même Richardson. Plus fougoureux et plus naïf chez Tiro, plus raisonneur et plus élégant chez Molière, plus indifférent et plus sceptique chez Byron, don Juan ne ménage pas les faiblesses.

Transporté donc d'Espagne en Italie et d'Italie en France, ce spectacle d'une statue qui parle et qui marche avait déjà attiré la foule à deux théâtres de Paris. Ce sujet fantastique, où il n'avait vu d'abord que le côté digne et sérieux, plaisait peu à Molière; ce furent ses camarades qui le déterminèrent à opposer une imitation du drame de Tiro de Molina aux traditions italiennes et françaises qui se jouaient avec succès sur les théâtres rivaux. Molière fit donc aussi son *Festin de Pierre* et donna un pendant à *Tartufe*. Don Juan et Tartufe sont, en effet, de la même famille, malgré le contraste de leur caractère; l'un viole effrontément les lois divines et humaines, l'autre les trahit en secret; c'est là toute la différence. Cependant la nouvelle comédie de Molière était d'un trop haut poète pour l'époque où elle parut, et le public n'y attacha pas une plus grande importance que le poète ne semblait lui en avoir donné lui-même. Elle souleva même le courroux des rigoristes, faux ou vrais, qui

s'effarouchèrent de quelques scènes hardies dont le sujet même de la pièce justifiait l'indignation. Une autre cause en fut la première fois au Salon de 1841, le *Nauffrage de don Juan* a reparu à l'Exposition universelle de 1855; il faisait partie, à cette dernière date, de la collection d'un amateur parisien, M. Adolphe Moreau. Une réduction, avec changements, appartenant à la veuve du peintre Troyon, a figuré à l'Exposition rétrospective de 1866, au palais des Champs-Élysées, sous ce simple titre: *Le Nauffrage de don Juan*, de trois-petites proportions, mais pas grand caractère; tout l'intérêt est dans la vibrante harmonie de la mer courroucée et du ciel couvert de nuages.

Un tableau d'Alfred Johannot, représentant *Don Juan naufragé trouvé par Haydée*, a été exposé au Salon de 1831.

*Don Juan ou le Festin de Pierre*, comédie de Molière, en cinq actes et en prose, représentée pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 février 1665. Le caractère de don Juan est peut-être la plus forte conception de Molière, et Shakespeare lui-même n'a pas jeté un regard plus profond sur la société. Depuis environ deux siècles, notre poète avait travaillé à peu près exclusivement pour les plaisirs du monarque et sacrifié à cette mission, qui lui assurait une plus grande liberté d'allures, une partie de son talent. Il avait vu de près les fautes, les causes politiques, le vice profond caché sous l'écorce brillante des gens de cour. Ce fut contre eux qu'il écrivit sa nouvelle pièce, non plus cette fois pour Mlle de La Vallière ou le surintendant Fouquet, mais pour le vulgaire public et pour la France, qu'il prévenait contre les fausses apparences et le mensonge des brillantes formules. Il mit donc en scène un homme de cour, fier, brillant, épicurien, sceptique, libéral, et les maris, séduisant les femmes, ayant des dettes et payant ses créanciers de paroles, se moquant de Dieu et du diable, riant de tout, « au demeurant, le meilleur fils du monde. »

« Un prétexte naturel s'offrait à Molière pour tracer un pareil portrait. Une œuvre grossière que les comédiens de campagne et les bouffons italiens venaient de mettre à la mode et dont le personnage était un méchant, un *don Juan* foudroyé par le ciel comme impie, attirait une foule considérable. C'était une vieille légende catholique remise à neuf avec génie par un moine espagnol de l'ordre de Merçi. Ce moine, nommé Antonio de Zamora, avait écrit un *Infinio*, ayant, selon les chroniques sévillaises, séduit une jeune fille noble et tué le père de sa victime, brava, grâce au pouvoir de l'ancienness de sa famille, les vengeances de la justice. Le vieux père fut enseveli dans l'église des moines de Saint-François, qui lui élevèrent une statue. Désespérant de pouvoir atteindre don Juan par les voies judiciaires, car il était puissant et riche, les moines l'attirèrent dans l'église à une heure avancée de la nuit par l'appât d'un rendez-vous d'amour. Ce que devint don Juan pris au piège, nul ne le sa. D'après les récits des moines, le peuple ajouta foi, le jeune séducteur, avait insulté la statue et le tombeau du père de celle qu'il avait séduite, aurait été englouti dans un abîme creusé tout à coup sous ses pas les dunes aux ouraves. »

Le Beaumarchais de l'Espagne, Tiro de Molina, dont le vrai nom est Gabriel Tellez, mort prieur du couvent de la Merci en 1650, avait bouleversé cette légende assez délavable aux moines de Saint-François, et lorsqu'il avait fait un drame, le *Moguer de Séville* (*El Burlador de Sevilla*), un vrai chef-d'œuvre. Livré à la fougue des sens, sourd aux conseils de la raison et à la voix de la pitié, le don Juan de Tiro rit des hommes et trompe les femmes. Ce n'est point un athée comme chez Molière, mais un séducteur de profession, un fat et un raffiné orgueilleux, ami de ses sises, l'ailoué de toute la race des séducteurs modernes, des Moncade et des Lovelace. Rien ne fait plus d'honneur à Tiro que cette création toute moderne qui montre en perspective Molière, Mozart, Byron et même Richardson. Plus fougoureux et plus naïf chez Tiro, plus raisonneur et plus élégant chez Molière, plus indifférent et plus sceptique chez Byron, don Juan ne ménage pas les faiblesses.

Transporté donc d'Espagne en Italie et d'Italie en France, ce spectacle d'une statue qui parle et qui marche avait déjà attiré la foule à deux théâtres de Paris. Ce sujet fantastique, où il n'avait vu d'abord que le côté digne et sérieux, plaisait peu à Molière; ce furent ses camarades qui le déterminèrent à opposer une imitation du drame de Tiro de Molina aux traditions italiennes et françaises qui se jouaient avec succès sur les théâtres rivaux. Molière fit donc aussi son *Festin de Pierre* et donna un pendant à *Tartufe*. Don Juan et Tartufe sont, en effet, de la même famille, malgré le contraste de leur caractère; l'un viole effrontément les lois divines et humaines, l'autre les trahit en secret; c'est là toute la différence. Cependant la nouvelle comédie de Molière était d'un trop haut poète pour l'époque où elle parut, et le public n'y attacha pas une plus grande importance que le poète ne semblait lui en avoir donné lui-même. Elle souleva même le courroux des rigoristes, faux ou vrais, qui

claqueurèrent de quelques scènes hardies dont le sujet même de la pièce justifiait l'indignation. Une autre cause en fut la première fois au Salon de 1841, le *Nauffrage de don Juan* a reparu à l'Exposition universelle de 1855; il faisait partie, à cette dernière date, de la collection d'un amateur parisien, M. Adolphe Moreau. Une réduction, avec changements, appartenant à la veuve du peintre Troyon, a figuré à l'Exposition rétrospective de 1866, au palais des Champs-Élysées, sous ce simple titre: *Le Nauffrage de don Juan*, de trois-petites proportions, mais pas grand caractère; tout l'intérêt est dans la vibrante harmonie de la mer courroucée et du ciel couvert de nuages.

Un tableau d'Alfred Johannot, représentant *Don Juan naufragé trouvé par Haydée*, a été exposé au Salon de 1831.

*Don Juan ou le Festin de Pierre*, comédie de Molière, en cinq actes et en prose, représentée pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 février 1665. Le caractère de don Juan est peut-être la plus forte conception de Molière, et Shakespeare lui-même n'a pas jeté un regard plus profond sur la société. Depuis environ deux siècles, notre poète avait travaillé à peu près exclusivement pour les plaisirs du monarque et sacrifié à cette mission, qui lui assurait une plus grande liberté d'allures, une partie de son talent. Il avait vu de près les fautes, les causes politiques, le vice profond caché sous l'écorce brillante des gens de cour. Ce fut contre eux qu'il écrivit sa nouvelle pièce, non plus cette fois pour Mlle de La Vallière ou le surintendant Fouquet, mais pour le vulgaire public et pour la France, qu'il prévenait contre les fausses apparences et le mensonge des brillantes formules. Il mit donc en scène un homme de cour, fier, brillant, épicurien, sceptique, libéral, et les maris, séduisant les femmes, ayant des dettes et payant ses créanciers de paroles, se moquant de Dieu et du diable, riant de tout, « au demeurant, le meilleur fils du monde. »

« Un prétexte naturel s'offrait à Molière pour tracer un pareil portrait. Une œuvre grossière que les comédiens de campagne et les bouffons italiens venaient de mettre à la mode et dont le personnage était un méchant, un *don Juan* foudroyé par le ciel comme impie, attirait une foule considérable. C'était une vieille légende catholique remise à neuf avec génie par un moine espagnol de l'ordre de Merçi. Ce moine, nommé Antonio de Zamora, avait écrit un *Infinio*, ayant, selon les chroniques sévillaises, séduit une jeune fille noble et tué le père de sa victime, brava, grâce au pouvoir de l'ancienness de sa famille, les vengeances de la justice. Le vieux père fut enseveli dans l'église des moines de Saint-François, qui lui élevèrent une statue. Désespérant de pouvoir atteindre don Juan par les voies judiciaires, car il était puissant et riche, les moines l'attirèrent dans l'église à une heure avancée de la nuit par l'appât d'un rendez-vous d'amour. Ce que devint don Juan pris au piège, nul ne le sa. D'après les récits des moines, le peuple ajouta foi, le jeune séducteur, avait insulté la statue et le tombeau du père de celle qu'il avait séduite, aurait été englouti dans un abîme creusé tout à coup sous ses pas les dunes aux ouraves. »

Le Beaumarchais de l'Espagne, Tiro de Molina, dont le vrai nom est Gabriel Tellez, mort prieur du couvent de la Merci en 1650, avait bouleversé cette légende assez délavable aux moines de Saint-François, et lorsqu'il avait fait un drame, le *Moguer de Séville* (*El Burlador de Sevilla*), un vrai chef-d'œuvre. Livré à la fougue des sens, sourd aux conseils de la raison et à la voix de la pitié, le don Juan de Tiro rit des hommes et trompe les femmes. Ce n'est point un athée comme chez Molière, mais un séducteur de profession, un fat et un raffiné orgueilleux, ami de ses sises, l'ailoué de toute la race des séducteurs modernes, des Moncade et des Lovelace. Rien ne fait plus d'honneur à Tiro que cette création toute moderne qui montre en perspective Molière, Mozart, Byron et même Richardson. Plus fougoureux et plus naïf chez Tiro, plus raisonneur et plus élégant chez Molière, plus indifférent et plus sceptique chez Byron, don Juan ne ménage pas les faiblesses.

Transporté donc d'Espagne en Italie et d'Italie en France, ce spectacle d'une statue qui parle et qui marche avait déjà attiré la foule à deux théâtres de Paris. Ce sujet fantastique, où il n'avait vu d'abord que le côté digne et sérieux, plaisait peu à Molière; ce furent ses camarades qui le déterminèrent à opposer une imitation du drame de Tiro de Molina aux traditions italiennes et françaises qui se jouaient avec succès sur les théâtres rivaux. Molière fit donc aussi son *Festin de Pierre* et donna un pendant à *Tartufe*. Don Juan et Tartufe sont, en effet, de la même famille, malgré le contraste de leur caractère; l'un viole effrontément les lois divines et humaines, l'autre les trahit en secret; c'est là toute la différence. Cependant la nouvelle comédie de Molière était d'un trop haut poète pour l'époque où elle parut, et le public n'y attacha pas une plus grande importance que le poète ne semblait lui en avoir donné lui-même. Elle souleva même le courroux des rigoristes, faux ou vrais, qui

claqueurèrent de quelques scènes hardies dont le sujet même de la pièce justifiait l'indignation. Une autre cause en fut la première fois au Salon de 1841, le *Nauffrage de don Juan* a reparu à l'Exposition universelle de 1855; il faisait partie, à cette dernière date, de la collection d'un amateur parisien, M. Adolphe Moreau. Une réduction, avec changements, appartenant à la veuve du peintre Troyon, a figuré à l'Exposition rétrospective de 1866, au palais des Champs-Élysées, sous ce simple titre: *Le Nauffrage de don Juan*, de trois-petites proportions, mais pas grand caractère; tout l'intérêt est dans la vibrante harmonie de la mer courroucée et du ciel couvert de nuages.

Un tableau d'Alfred Johannot, représentant *Don Juan naufragé trouvé par Haydée*, a été exposé au Salon de 1831.

*Don Juan ou le Festin de Pierre*, comédie de Molière, en cinq actes et en prose, représentée pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 février 1665. Le caractère de don Juan est peut-être la plus forte conception de Molière, et Shakespeare lui-même n'a pas jeté un regard plus profond sur la société. Depuis environ deux siècles, notre poète avait travaillé à peu près exclusivement pour les plaisirs du monarque et sacrifié à cette mission, qui lui assurait une plus grande liberté d'allures, une partie de son talent. Il avait vu de près les fautes, les causes politiques, le vice profond caché sous l'écorce brillante des gens de cour. Ce fut contre eux qu'il écrivit sa nouvelle pièce, non plus cette fois pour Mlle de La Vallière ou le surintendant Fouquet, mais pour le vulgaire public et pour la France, qu'il prévenait contre les fausses apparences et le mensonge des brillantes formules. Il mit donc en scène un homme de cour, fier, brillant, épicurien, sceptique, libéral, et les maris, séduisant les femmes, ayant des dettes et payant ses créanciers de paroles, se moquant de Dieu et du diable, riant de tout, « au demeurant, le meilleur fils du monde. »

« Un prétexte naturel s'offrait à Molière pour tracer un pareil portrait. Une œuvre grossière que les comédiens de campagne et les bouffons italiens venaient de mettre à la mode et dont le personnage était un méchant, un *don Juan* foudroyé par le ciel comme impie, attirait une foule considérable. C'était une vieille légende catholique remise à neuf avec génie par un moine espagnol de l'ordre de Merçi. Ce moine, nommé Antonio de Zamora, avait écrit un *Infinio*, ayant, selon les chroniques sévillaises, séduit une jeune fille noble et tué le père de sa victime, brava, grâce au pouvoir de l'ancienness de sa famille, les vengeances de la justice. Le vieux père fut enseveli dans l'église des moines de Saint-François, qui lui élevèrent une statue. Désespérant de pouvoir atteindre don Juan par les voies judiciaires, car il était puissant et riche, les moines l'attirèrent dans l'église à une heure avancée de la nuit par l'appât d'un rendez-vous d'amour. Ce que devint don Juan pris au piège, nul ne le sa. D'après les récits des moines, le peuple ajouta foi, le jeune séducteur, avait insulté la statue et le tombeau du père de celle qu'il avait séduite, aurait été englouti dans un abîme creusé tout à coup sous ses pas les dunes aux ouraves. »

Le Beaumarchais de l'Espagne, Tiro de Molina, dont le vrai nom est Gabriel Tellez, mort prieur du couvent de la Merci en 1650, avait bouleversé cette légende assez délavable aux moines de Saint-François, et lorsqu'il avait fait un drame, le *Moguer de Séville* (*El Burlador de Sevilla*), un vrai chef-d'œuvre. Livré à la fougue des sens, sourd aux conseils de la raison et à la voix de la pitié, le don Juan de Tiro rit des hommes et trompe les femmes. Ce n'est point un athée comme chez Molière, mais un séducteur de profession, un fat et un raffiné orgueilleux, ami de ses sises, l'ailoué de toute la race des séducteurs modernes, des Moncade et des Lovelace. Rien ne fait plus d'honneur à Tiro que cette création toute moderne qui montre en perspective Molière, Mozart, Byron et même Richardson. Plus fougoureux et plus naïf chez Tiro, plus raisonneur et plus élégant chez Molière, plus indifférent et plus sceptique chez Byron, don Juan ne ménage pas les faiblesses.

Transporté donc d'Espagne en Italie et d'Italie en France, ce spectacle d'une statue qui parle et qui marche avait déjà attiré la foule à deux théâtres de Paris. Ce sujet fantastique, où il n'avait vu d'abord que le côté digne et sérieux, plaisait peu à Molière; ce furent ses camarades qui le déterminèrent à opposer une imitation du drame de Tiro de Molina aux traditions italiennes et françaises qui se jouaient avec succès sur les théâtres rivaux. Molière fit donc aussi son *Festin de Pierre* et donna un pendant à *Tartufe*. Don Juan et Tartufe sont, en effet, de la même famille, malgré le contraste de leur caractère; l'un viole effrontément les lois divines et humaines, l'autre les trahit en secret; c'est là toute la différence. Cependant la nouvelle comédie de Molière était d'un trop haut poète pour l'époque où elle parut, et le public n'y attacha pas une plus grande importance que le poète ne semblait lui en avoir donné lui-même. Elle souleva même le courroux des rigoristes, faux ou vrais, qui

claqueurèrent de quelques scènes hardies dont le sujet même de la pièce justifiait l'indignation. Une autre cause en fut la première fois au Salon de 1841, le *Nauffrage de don Juan* a reparu à l'Exposition universelle de 1855; il faisait partie, à cette dernière date, de la collection d'un amateur parisien, M. Adolphe Moreau. Une réduction, avec changements, appartenant à la veuve du peintre Troyon, a figuré à l'Exposition rétrospective de 1866, au palais des Champs-Élysées, sous ce simple titre: *Le Nauffrage de don Juan*, de trois-petites proportions, mais pas grand caractère; tout l'intérêt est dans la vibrante harmonie de la mer courroucée et du ciel couvert de nuages.

Un tableau d'Alfred Johannot, représentant *Don Juan naufragé trouvé par Haydée*, a été exposé au Salon de 1831.

*Don Juan ou le Festin de Pierre*, comédie de Molière, en cinq actes et en prose, représentée pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 février 1665. Le caractère de don Juan est peut-être la plus forte conception de Molière, et Shakespeare lui-même n'a pas jeté un regard plus profond sur la société. Depuis environ deux siècles, notre poète avait travaillé à peu près exclusivement pour les plaisirs du monarque et sacrifié à cette mission, qui lui assurait une plus grande liberté d'allures, une partie de son talent. Il avait vu de près les fautes, les causes politiques, le vice profond caché sous l'écorce brillante des gens de cour. Ce fut contre eux qu'il écrivit sa nouvelle pièce, non plus cette fois pour Mlle de La Vallière ou le surintendant Fouquet, mais pour le vulgaire public et pour la France, qu'il prévenait contre les fausses apparences et le mensonge des brillantes formules. Il mit donc en scène un homme de cour, fier, brillant, épicurien,